

taut acquise, la fière et orgueilleuse Espagnole ne va pas, d'un coup, abdiquer le pouvoir pour le faire tomber dans les mains de son fils; Louis IX a vingt et un ans (1236), il vient d'être déclaré majeur; mais il est encore en tutelle, et il est curieux de lire dans Joinville jusqu'où Blanche de Castille poussa les droits que s'arrogeait la mère du jeune roi. Louis était marié depuis le 27 mai 1234 à Marguerite de Provence, à laquelle il était depuis longtemps destiné. « Les duretés que la reine Blanche fit à la reine Marguerite, dit Joinville, furent telles qu'elle ne voulait souffrir à son pouvoir que son fils fût en la compagnie de sa femme, sinon le soir, quand il alloit coucher avec elle. Les hôtels où il plaisait mieux au roi et à la reine à demeurer, c'étoit à Pontoise, pour ce que la chambre du roi étoit dessus, et la chambre de la reine dessous; et avoient ainsi accordé leur besogne, qu'ils tenoient leur parlement en un escalier à vis, qui descendoit de l'une chambre en l'autre. Et avoient ordonné que quand les huissiers voyoient venir la reine Blanche en la chambre du roi son fils, ils battoient les portes de leurs verges, et le roi s'en venoit courrant en sa chambre, pour que sa mère l'y trouvât; et ainsi refaisoient les huissiers de la chambre de la reine Marguerite, quand la reine Blanche y venoit, pour qu'elle y trouvât la reine Marguerite. Une fois étoit le roi auprès de la reine sa femme, et étoit en trop grand péril de mort, pour ce qu'elle étoit blessée d'un enfant qu'elle avoit eu. Là, vint la reine Blanche et prit son fils par la main, et lui dit : *Venez-vous-en, vous ne faites rien ici*. Quand la reine Marguerite vit que la mère emmenoit le roi, elle s'écria : *Hélas! vous ne me laissez voir mon seigneur ni morte ni vive*, et lors elle se pâma, et on cuida qu'elle fût morte, et le roi, qui cuida qu'elle se mourait, retourna; et à grand peine la remit-on en point. »

Blanche de Castille avait, de bonne heure, élevé ses enfants à lui obéir; Louis IX ne pensait que par elle, et cette influence, cette autorité presque jalouse qui vient de nous être révélée par Joinville, nous pourrions, en regardant bien, la voir s'exercer dans tous les actes du nouveau roi, aussi bien, mieux encore que nous l'avons aperçue déjà sous Louis VIII. Mais nous serions entraîné trop loin s'il nous fallait refaire l'histoire du règne de Louis IX. Franchissons donc quelques années et arrivons à l'époque où, entre les mains seules de Blanche de Castille, sont remises à nouveau les rênes de l'Etat.

Nous sommes au 12 juin 1248. Saint Louis, malgré les prières de sa mère et les larmes de sa femme Marguerite, et obéissant au vœu qu'il avait fait lors d'une violente maladie, quatre années auparavant, s'en va à Saint-Denis prendre le bourdon et la bougette, insignes du pèlerin; puis, suivi de ses deux frères Robert et Charles, il se dirige vers Aiguesmortes, où il s'embarque pour la Terre sainte.

Alors commence cette expédition funeste à tous égards pour la France, et à laquelle Blanche, politique habile autant que mère aimant ses enfants avec passion, s'était si grandement opposée; mais la guerre entreprise, elle la soutint de tous ses efforts et de tout son courage. Une fois déjà, elle avait envoyé à Louis IX son frère et de l'argent; l'argent avait été dépensé, Alphonse de Poitiers étoit mort; c'était en 1249.

En 1250, elle envoie de nouveaux secours au roi de France. « Il y avoit, disent les chroniqueurs, de l'argent autant que onze charrettes attelées de plusieurs chevaux en pouvoient porter. »

Une nouvelle mort royale, celle du comte d'Artois, une nouvelle défaite devant La Masure, plus encore la prise du roi et de ses deux frères, les comtes de Poitou et d'Anjou, exigent de nouveaux secours, et Blanche fait effort encore, ruine la France, mais tout en lui conservant l'apparence de la paix qu'elle lui avait donnée, et envoie en Egypte les sommes demandées pour la rançon du monarque et de ses frères.

En 1251, enfin, saint Louis demande encore des hommes et de l'argent. Blanche n'en avait plus; les finances étoient épuisées. Alors, elle se souvient de son audace au temps où Louis VIII étoit en Angleterre; elle fait inviter, puis sommer tous les seigneurs du royaume d'avoir à faire le voyage de la Terre sainte, à aller se ranger sous la bannière de leur seigneur et maître.

Saint Louis n'avait point douté de l'habileté politique et de la fermeté de sa mère, lorsqu'en partant il lui avait donné le poids d'un royaume à supporter, et ce n'étoit point le seul fils respectueux, craintif même qui parlait, lorsque, dans les ordres à donner, Louis IX appela la régente « sa dame et mère chérie, Blanche, illustre reine des Français. »

Une anecdote, qui raconte un fait arrivé en l'année 1252, va nous montrer encore la reine-mère hautaine Espagnole, souveraine jalouse de ses droits, digne de porter le sceptre.

Le chapitre de Paris retenait en ses prisons du cloître Notre-Dame, et pour quelque redevance impayée, des paysans de Châtenay. Ils étoient là, nombreux, si nombreux, si serrés les uns contre les autres, que l'air manquait et que, la mauvaise nourriture aidant, chaque jour il en mourait quelques-uns. La régente fut informée de ces actes arbitraires, crimi-

nels, et fit faire des remontrances au clergé; mais celui-ci répondit qu'il étoit le maître chez lui, que la reine n'avait rien à voir dans la juridiction de l'Eglise. A cette réponse, le sang de la fière Castillane rougit son front, que sillonnaient les rides, mais qui portait la couronne de France. Elle se leva de son fauteuil, et, ayant commandé aux seigneurs qui étoient présents de la suivre, elle se dirigea vers Notre-Dame; arrivée devant la prison, elle en frappa la porte d'un bâton, puis ordonna à ceux qui l'accompagnaient de l'enfoncer. « On vit alors, dit La Chaise, sortir de la prison une foule d'hommes, de femmes et d'enfants, avec des visages défigurés, qui, se jetant à ses pieds, la supplèrent de les prendre sous sa protection, sans quoi la grâce qu'elle leur faisait leur coûterait bien cher. »

Nous avons vu maintes fois, durant cette étude, Blanche de Castille dévot jusqu'à la superstition, mais à cette dévotion tout espagnole elle savait ne pas subordonner à son respect pour l'autorité de l'Eglise son orgueil blessé et son autorité, nous venons de le voir, son ambition, nous l'avons vu, lorsque, bravant l'excommunication, elle envoya des secours à son mari guerroyant en Angleterre. Telle, en quelques traits, se montre en l'histoire la figure de Blanche de Castille.

Les années cependant s'accumulent sur la tête de la mère de saint Louis; elle sent sa vigoureuse santé chanceler, ses forces faiblir. Elle mande près d'elle l'abbesse de Maubuisson, et entre ses mains fait profession comme religieuse de l'ordre de Cîteaux. Cinq jours après, elle meurt. C'étoit le 17 décembre 1252 selon quelques historiens, 1253 d'après Guillaume de Nangis.

BLANCHE DE NAVARRE, reine de France, née en 1331, morte en 1393, étoit fille du roi de Navarre Philippe III. Elle fut envoyée en France à l'âge de dix-huit ans pour y épouser Jean, duc de Normandie, fils de Philippe de Valois. Ce dernier, étant devenu veuf sur les entrefaites, fut séduit par la beauté de la fiancée de son fils, et l'épousa en 1349. L'année suivante, Philippe de Valois mourut. Blanche, qui étoit enceinte, se rendit au château de Naples, accoucha d'une fille, et passa dans la retraite le reste de sa vie. Le roi de Castille Alphonse XI, ayant recherché sa main, elle fit à l'envoyé de ce prince cette fière réponse : *Les reines de France ne se remarient pas*.

BLANCHE DE NAVARRE, fille du roi de Navarre Charles III, morte en 1441. Elle épousa successivement Martin, roi de Sicile, en 1402, et Jean d'Aragon en 1420. A la mort de son père, elle prit possession du trône de Navarre (1425), sur lequel elle fit asseoir son époux. Elle régna seize ans, laissant pour successeur son fils don Carlos, à qui elle recommanda par son testament de ne pas monter sur le trône sans l'agrément de Jean d'Aragon.

BLANCHE DE NAVARRE, fille de la précédente et de Jean d'Aragon, épousa en 1440 le roi de Castille Henri IV, surnommé l'Impuisant. Après douze ans de mariage, l'évêque de Ségovie, avec l'autorisation de Nicolas V, annula l'union de Blanche de Navarre et du roi Henri, qui déclarèrent que jamais leur mariage n'avait été consommé, et Blanche se retira en 1453 à la cour de son père, où elle se vit aussitôt en butte à la haine de sa belle-mère Jeanne Henricque. Devenue l'héritière du trône de Navarre par la mort de son frère don Carlos, Blanche fut livrée, en 1462, par son propre père, à la comtesse de Foix, sa sœur, qui avait conçu contre elle une haine violente. Vainement l'infortunée Blanche fit appel à celui dont elle avait été l'épouse; elle fut enfermée dans le château d'Orthez, où presque aussitôt elle fut empoisonnée par la comtesse de Foix.

Blanche, roman par Mme la duchesse Junot d'Abrantès (Paris, 1839). Un tableau de la vie réelle, des observations justes, des pensées morales, telles sont les qualités qui ont fait distinguer cette production. Blanche est une jeune chrétienne mariée à un juif artiste qu'elle seconde dans ses travaux avec un talent et un dévouement remarquables. Le père de son mari est un fanatique, ennemi des disciples du Christ, qui blâme hautement l'union de son fils avec une infidèle, et les tourmente l'un et l'autre avec un acharnement infatigable. Il y a dans le caractère de Blanche, dans sa résignation pieuse, dans son amour pour son mari, quelque chose de touchant et de noble. Unie à un homme vaniteux, faible, inférieur à elle sous tous les rapports, et dont les écarts remplissent sa vie d'amertume, elle ne se lasse point de suivre le sentier difficile du devoir, et demeure, jusqu'au bout, fidèle à la vertu.

Blanche de Provence, ou la *Cour des fées*, opéra en trois actes, paroles de Théaulon et Rancé, musique de Berton, Boieldieu, Cherubini, Kreutzer et Paër, représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Opéra (salle Favart), le 21 mai 1821. De cette pièce de circonstance, composée à l'occasion de la naissance et du baptême du duc de Bordeaux, fils posthume du duc de Berry, il n'est resté que le magnifique chœur final de Cherubini.

Dors, cher enfant, tendre fleur d'espérance! Ce morceau, qui est encore exécuté dans les concerts du Conservatoire, méritait seul d'être distingué des nombreux hommages en vers et

en chansons qui répétaient à l'héritier des Bourbons les belles promesses déjà faites, sur un ton non moins chaleureux, à l'héritier impérial. Pour le duc de Bordeaux comme pour le roi de Rome, les prédictions de messieurs les faiseurs d'opéras ne désarmèrent point le destin, qui ne se montra pas moins rigoureux pour l'un que pour l'autre. Ce qu'il y a de plus piquant, c'est que l'italien Paër, un des compositeurs qui prirent part à la confection de cet ouvrage, avait été ramené de Vienne en France par Napoléon, qui l'avait comblé de faveurs, qui l'avait fait son maître de chapelle. Louis XVIII, il est vrai, se montra également bon prince à son endroit, et, de la chapelle impériale à la chapelle royale, notre compositeur n'eut qu'un saut à faire. Cette collaboration à une pièce de circonstance appela sur Boieldieu les faveurs du gouvernement; il reçut la croix de la Légion d'honneur, et fut attaché à la maison de la duchesse de Berry en qualité de compositeur.

Blanche et Guiscard, tragédie en cinq actes et en vers, de Saurin, représentée à la Comédie-Française le 25 septembre 1763. Guillaume le Bon, roi de Sicile, ordonne en mourant que sa sœur Constance épouse Guiscard, jeune orphelin qu'il désigne pour son héritier. Ce dernier, qui n'est autre que le neveu de Guillaume, a été élevé par le grand chancelier Siffredi, dont il aime la fille, nommée Blanche. Il lui a fait une promesse de mariage par écrit. Cette promesse tombe entre les mains de Siffredi, qui, esclave de la raison d'Etat, substitue le nom de Constance à celui de sa fille. Blanche, se croyant trahie, consent à s'unir au connétable Osmont. Plus tard, Guiscard, cherchant à se justifier, est surpris par le mari jaloux en tête à tête avec Blanche. Le dénouement est doublement tragique. Osmont, blessé mortellement par Guiscard, plonge son épée dans le sein de Blanche. Cette pièce est imitée de la tragédie anglaise de Thompson, intitulée : *Tancrède et Sigismonde*, qui, elle-même, avait été inspirée par un épisode du roman de *Gil Blas* ayant pour titre : le *Mariage de vengeance*. L'exposition est brève et le début excite un grand intérêt. Petitot blâme l'auteur d'avoir accumulé les situations, et lui reproche des combinaisons qui blessent les convenances de la tragédie. Ces défauts sont précisément des qualités dramatiques, et le théâtre moderne se fait gloire de les accueillir. Saurin présentait déjà un genre plus dégagé des entraves de convention. Le dénouement est émouvant, et cependant, à l'origine, le succès de la pièce ne répondit pas complètement à l'attente des comédiens. C'est que, si le dévouement et le fanatisme peuvent être de bons moyens dramatiques, il y a néanmoins un choix à faire, et rarement, il faut l'avouer, un fanatisme politique, comme celui de Siffredi, pourra toucher profondément les spectateurs. Le public est de son avis quand il dit :

« Quelque fin qu'un grand cœur se propose, L'artifice peut-être est toujours criminel. »

En effet, ce stratagème machiavélique, quoi qu'il tende à un but honnête et qui pourrait même sembler héroïque, jette une certaine défaveur sur le caractère d'ailleurs si noble du grand chancelier. Sa position à quelques rapports avec celle de Pauline et d'Alzire. Saurin a eu moins de précautions que Voltaire, et moins de réserve que Corneille, pour amener un entretien de Guiscard et de Blanche, immédiatement après son mariage. Celui-ci consent presque aussitôt à recevoir un billet de son amant. Le procédé est hardi pour une héroïne de tragédie. Il y a néanmoins des traits de sentiment admirablement rendus, et le rôle de Blanche inspire le plus vif intérêt.

« L'avertissement qui précède cette tragédie nous apprend, dit le *Mercur de France*, qu'elle est imitée de l'anglais; ainsi, les critiques qui ont porté sur l'intrigue, sur les moyens et sur une partie de la conduite, ne peuvent regarder l'auteur français, qui a cru devoir ne changer que les noms des deux principaux personnages dans une pièce qui avait eu le plus grand succès en Angleterre. Le public de Paris ne pense, ne juge et ne s'affecte pas toujours de même que celui de Londres. Les Anglais, dans leurs plus grandes tragédies, n'emploient souvent que de fort petites machines pour en nouer toute l'intrigue. Le fameux *Othello*, de Shakspeare, dans lequel un mouchoir de cou fait la cause et le mobile de toute l'action tragique, en est, entre autres, une preuve assez remarquable. Dans *Tancrède et Sigismonde*, dont *Blanche et Guiscard* est l'imitation, un lecteur français se prête difficilement à la supercherie d'un grand chancelier qui abuse du blanc-seing de son roi. M. Saurin a voulu nous faire jouir d'un sujet qui enrichit le théâtre anglais. Pouvoit-il nous le faire connaître sans en laisser subsister la principale machine? C'eût été en changer la constitution. Ce n'aurait plus été le même sujet ni la même pièce... On ne peut contester qu'il résulte de l'imprudence hardie du grand chancelier les situations les plus touchantes et des incidents fort tragiques. Sans cette imprudence, sans l'abus du blanc-seing, Guiscard et Blanche ne se trouveraient pas dans une sorte de nécessité, l'un de paraître perfide aux yeux d'une amante adorée, l'autre de se livrer au dépit qui doit naître d'une erreur si fatale. Le pathétique de cette situation a ému jusqu'aux larmes... Pourquoi, demandera-t-on, cette impression,

cette émotion momentanée n'a-t-elle pas influé sur l'effet général de l'ouvrage dans l'opinion et même dans le sentiment de quelques spectateurs? Cela vient peut-être, il est important de le remarquer, de ce que les personnages sur lesquels porte le principal intérêt ne sont pas d'abord connus. On ne sait pas seulement le nom du bon prince dont on déplore la perte au commencement de la pièce, de ce roi dont le sort et les vertus donnent lieu à de très-beaux détails, mais, ce qu'il y a de plus essentiel, dont les dernières volontés occasionnent le premier mouvement de l'action. L'origine de Guiscard reste obscure pour bien des gens, qui ne connaissent pas assez l'histoire de Sicile, et cette obscurité persiste trop longtemps après l'exposition. Dans le drame, c'est à l'imagination que l'on parle; c'est par elle que naît la première cause de l'émotion. Il faut donc commencer par la séduire, par lui imprimer une sorte de vénération presque machinale pour les objets qu'on veut rendre intéressants; sans quoi les moyens les mieux concertés n'ont souvent que peu d'effet. Tous ces inconvénients sont d'une difficulté presque insurmontable dans les sujets de fiction moderne ou puisés dans des histoires particulières. Il n'en est pas de même lorsque les noms seuls, quelquefois même les sites de la scène, suffisent pour disposer l'âme à se laisser facilement enlancer. « Mlle Clairon joua admirablement le rôle de Blanche. Saurin lui adressa les vers suivants en lui envoyant un exemplaire de sa tragédie :

Ce drame est ton triomphe, ô sublime Clairon! Blanche doit à ton art les larmes qu'on lui donne; Et j'obtiens à peine un fleuron Quand tu remportes la couronne

Blanche et Guiscard tenait encore honorablement sa place au répertoire de la Comédie-Française pendant les premières années de la Restauration. Lors de son apparition, cette pièce disparut de l'affiche après la troisième représentation. L'influence de l'archevêque de Paris ne fut pas étrangère à ce retrait précipité. On sait quelle activité prodigieuse M. de Beaumont apportait dans sa lutte contre les philosophes et les écrivains qui battaient en brèche les prétentions de l'Eglise. Le théâtre, lui aussi, s'inspirait des idées nouvelles, et osait enfin s'attaquer aux abus trop longtemps soufferts en silence. Aussi encourait-il souvent les colères de monseigneur. La tragédie de *Blanche et Guiscard* avait, pour l'époque, une grande portée; elle cachait de grandes audaces; qui le croirait aujourd'hui? Cette tragédie, qui nous semble si anodine, signifiait beaucoup alors, et Voltaire lui-même en témoigne. La lettre suivante, que le patriarche de Ferney écrivait à Saurin en 1764, est significative; elle est, a dit l'auteur de *l'Histoire de la censure*, le brouillon de ce sonnet, le matin d'une bataille décisive, devant la tente du commandant en chef. Saurin venait d'envoyer à Voltaire *Blanche et Guiscard*, où se trouvait glorifié Mainfroi, le roi sicilien, célèbre par ses démêlés avec la papauté. « Je vous sais bon gré, répondit Voltaire, d'avoir donné des louanges à ce Mainfroi, dont les papes ont dit tant de mal, et à qui ils en ont tant fait. Un temps viendra, sans doute, où nous mettrons les papes sur le théâtre, comme les Grecs y mettaient les Atrées et les Thyestes qu'ils voulaient rendre odieux. Un temps viendra où la Saint-Barthélemy sera un sujet de tragédie, et où l'on verra le comte Raymond de Toulouse braver l'insolence hypocrite de Montfort. L'horreur pour le fanatisme s'introduit dans tous les esprits éclairés. Si quelqu'un est capable d'encourager la nation à penser sagement et fortement, c'est vous sans doute. Je ne suis plus bon à rien; je suis comme ce Danois qui, étant las de tuer à la bataille de Hochtstedt, disait à un Anglais : *Brave Anglais, va-t'en tuer le reste; car je n'en peux plus*. » Le cri du Danois a été entendu, mais il a besoin d'être entendu encore. La guerre entre la lumière et l'ombre dure toujours, et l'ennemi semble parfois renaitre de ses cendres. Reviens, Voltaire!

Blanche et Montcassin, ou les *Vénitiens*, tragédie en cinq actes et en vers, de M. Arnault père, représentée sur le Théâtre-Français de la République, le 25 vendémiaire an VII (16 octobre 1798), publiée avec cette épigraphe significative :

Et chez eux la justice a l'air de la vengeance.

Nous croyons devoir reproduire une partie de la dédicace qui précède la pièce imprimée; c'est une curiosité tout à la fois littéraire et politique : « A Buonaparte, membre de l'Institut. Voici le nouvel enfant de mon cœur. Il prétend moins à étonner qu'à attendre, à séduire par de nouvelles idées qu'à toucher par l'expression ingénue des sentiments qui seront de tous les temps. Intéresser est toute son ambition. Ami des arts, c'est à vous que je l'offre. Membre de la première société savante et littéraire de l'Europe, n'en faites vous pas votre plus beau titre? Pendant le court intervalle qui sépara les victoires de l'Italie des conquêtes de l'Egypte, sans cesse entouré d'artistes et de savants, ne vous plaisez-vous pas à vous enrichir de leurs lumières, en les éclairant de vos réflexions? A jour de la confiance de leurs travaux, perfectionnés souvent par vos observations judicieuses et profondes? Rappelez-vous ces doux